

« Dieu l'a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié »
Psaume 16 et Actes 2,22-36

Voici les deux textes proposés à la méditation des chrétiens en ce deuxième dimanche après Pâques : Un Psaume de David -le Psaume 16 - et l'exégèse que Pierre en fait devant la foule réunie à Jérusalem au moment de la fête des tentes, cette grande fête qui clôt dans la liturgie d'Israël le cycle de Pâque.

Nous retrouvons donc Pierre, Pierre debout avec les 11 apôtres ; Pierre que nous avons quitté fuyant la cour de la maison du grand-prêtre au moment de l'arrestation de Jésus. Et les 11, les 11 qui hier encore, vivaient cloîtrés dans la chambre haute de Jérusalem, par crainte des arrestations, à la fois accablés par la mort de leur maître et terrorisés à l'idée de subir le même sort.

Voici que nous les retrouvons, Pierre et les onze, debout, en plein air, faisant face à une foule de pèlerins, parlant à voix forte, toute crainte et toute honte disparue, commentant un Psaume de David et suprême audace, prêchant Jésus-Christ crucifié, ressuscité des morts

Par quel miracle ? Qu'est-ce qui les a ainsi transformés ? Comment on passe ainsi, dans l'espace d'à peine 50 jours de la trahison à la confession, du repli à l'exposition, du silence à la parole vive ?

Beaucoup de savants qui se sont penchés sur les Ecritures pour tenter de les comprendre et d'en saisir la logique profonde voient ici la preuve la plus convaincante de la résurrection du Christ. Pour eux, la pierre roulée devant le tombeau est historiquement impossible. Les « apparitions » de Jésus, un témoignage aussi sympathique qu'invérifiable. Quant aux présences signalées des anges à l'entrée du tombeau, chacun sait qu'on nage ici en pleine mythologie.

Mais là, devant les apôtres qui ont repris vie, devant les apôtres qui s'exposent et qui affrontent la foule, on ne peut qu'admettre que quelque chose d'incroyable s'est passé transformant des vaincus en vainqueur. C'est ce qui permet de dire à un Daniel Marguerat par exemple : Quelle est la preuve de la résurrection du Christ ? Ses apôtres ! Pas le témoignage de ses apôtres mais ses apôtres eux-mêmes, leur assurance retrouvée, leur autorité, l'efficacité de leur parole et le succès de leur mission.

On prête à Nietzsche un aphorisme sans doute apocryphe : « Je croirai à la résurrection du Christ le jour où les chrétiens auront des visages de ressuscités ». C'est assez profond comme remarque si l'on précise qu'un visage de ressuscité, un visage illuminé par la résurrection n'est pas forcément un visage d'illuminé. Ça doit être de l'ordre de ce qui se lit sur le visage de Pierre quand il improvise son discours devant la foule rassemblée à Jérusalem le jour de la fête des tentes: ce qui lui permet de poser sa voix et de parler avec tant d'assurance et d'autorité, de ne plus être paralysé par la peur. D'être lui-même déchainé. Délivé de la crainte. Au fond, lui aussi revit. Lui aussi est sorti de sa tombe. Lui aussi est vivant.

Et c'est parfaitement vrai : Comment croire la résurrection si elle ne nous met pas debout nous-mêmes ? Comment la proclamer si nous n'en sommes pas les preuves vivantes ? Quel

signe plus éclatant de la crédibilité si ce n'est dans la force de vie qu'elle place dans le cœur des vaincus ?

Alors bien sûr, c'est évident, on peut trouver dans l'assurance quasi surnaturelle des apôtres, une preuve de la résurrection de leur maître. J'ajoute que ce qu'ils disent est tellement culotté, tellement fou qu'on ne peut pas les soupçonner un seul instant de dire ce qu'ils disent parce que cela les arrange. Ils n'ont strictement rien à gagner en disant ce qu'ils disent mais au contraire tout à perdre. En conséquence, on ne peut pas douter de leur sincérité. Tout simplement parce qu'on ne peut pas imaginer un seul instant que ce soit cette voie là qu'ils aient choisis pour « rebondir » comme on dit.

Faut-il dès lors se résoudre à accepter l'idée que la résurrection de leur Maître leur soit tombée dessus comme ça, par magie, qu'ils auraient reçu le poque, ou qu'ils auraient joué comme on joue au poker, tenté un ultime coup de bluff qui leur aurait permis finalement de remporter la manche et la mise ?

Evidemment que non

Gardons-nous de prendre Pierre et les apôtres pour des imbéciles heureux, des illuminés de seconde zone ou des joueurs d'un jeu qui s'appellerait à qui perd gagne.

Premièrement parce que ce sont des juifs et ce n'est pas à des juifs qu'on va raconter des histoires à dormir debout.

S'il y a bien un peuple parmi tous les peuples de la terre qui fuit le surnaturel comme la peste pour se consacrer aux études, à la lecture et à l'écriture c'est bien le peuple d'Israël.

S'il y a bien un peuple parmi tous les peuples de la terre qui a introduit la raison au cœur de la déraison et la logique au cœur de l'illogique, c'est bien le peuple d'Israël.

Et Pierre, tout patron pécheur qu'il est, ne peut ignorer – de par sa tradition - qu'on ne bâtit pas une foi religieuse sur des fantasmes ni sur des fantômes – à fortiori des fantômes de ressuscités, mais sur la Parole, la Parole de Dieu telle qu'elle est contenue dans les Ecritures, une Parole qu'il faut donc apprendre à lire, à comprendre, à interpréter, une Parole sur laquelle s'exerce et s'abîme parfois nos raisonnements.

Or, c'est à des Israélites qu'il réserve son premier discours, c'est à dire des gens qui, comme lui, trouvent un sens à leur vie en sondant les Ecritures dans un rapport libre et décomplexé à la Parole de Dieu.

On peut donc trouver deux explications à la conception de l'idée de résurrection :

La première est d'ordre scientifique. En gros, c'est de dire voilà : les premiers chrétiens ont fait une espèce d'OPA rondement menée sur la résurrection. Parce qu'évidemment, ce ne sont pas eux qui l'ont inventé. Si nous devons en douter, souvenons-nous de la très antique prière dite des 18 bénédictions dont Jésus lui-même s'est inspiré pour donner à ses disciples la prière que nous connaissons, nous, sous le nom du « Notre Père ».

Cette prière des 18 bénédictions était répétée quotidiennement à la synagogue au temps de Jésus comme aujourd'hui encore dans toutes les synagogues du monde. Je vous lis la seconde de ces 18 bénédictions :

« Tu es puissant éternellement Seigneur, **tu fais revivre les morts**. Nourrissant les vivants par amour **et relevant les morts pas grande miséricorde** ; soutenant ceux qui tombent, guérissant les malades, libérant les captifs et maintenant ta fidélité à ceux qui dorment dans la poussière... **Béni sois-tu Seigneur, toi qui fais revivre les morts.** »

Ce n'est donc pas les premiers chrétiens qui ont inventé l'idée que Dieu faisait revivre les morts. Ni même le judaïsme du 1er siècle puisque cette idée que Dieu n'abandonne pas au séjour des morts se trouve aussi dans ce Psaume de David que Pierre commente longuement devant la foule rassemblée à Jérusalem. L'audace, ou faut-il dire le coup de génie de Pierre et des premiers chrétiens, ce sera de lire le Psaume de David comme une prophétie, comme une prédiction de la vie et de la mort de leur Maître Jésus de Nazareth. La confiance exprimée par David, patriarche et prophète, selon laquelle Dieu n'abandonne pas au séjour des morts, se réalise, devient une réalité tangible pour Jésus. « David, je cite l'apôtre Pierre, a vu d'avance la résurrection du Christ et il en a parlé – au Psaume 16 - en disant qu'il n'a pas été abandonné au séjour des morts. Ce Jésus, Dieu l'a relevé, nous en sommes tous témoins. »

Et le tour est joué. L'audace, la seule audace - mais elle est de taille- des premiers chrétiens, c'est d'avoir vu dans les paroles pleines de confiance du vieux patriarche une prophétie de la résurrection de Jésus de Nazareth.

C'est l'explication la plus rationnelle, la plus crédible pour rendre compte de la manière dont la résurrection de Jésus de Nazareth a progressivement fait son chemin dans les consciences pour finir par s'imposer comme le credo central sur lequel toute la théologie chrétienne s'est bâtie.

Mais cette explication en cache une autre, beaucoup plus profonde et peut-être beaucoup plus juste. Une explication qui ne se contenterait pas de dire b'en voilà, les premiers chrétiens ont cassé la baraque en faisant une OPA sur la résurrection, mais qui irait plus loin dans la reconnaissance d'une chose qu'il nous faut dire et répéter et qui aurait à voir avec le pouvoir du langage, le pouvoir des mots.

Matthieu Mégevand, un jeune auteur bourré de talent s'interrogeait dans son dernier livre qu'il a intitulé avec une prodigieuse finesse « Ce qu'il reste des mots », sur ce que l'on pouvait dire quand il n'y avait plus rien à dire. Quand la mort a tout dévasté, que reste-t-il ? Est-ce que nous sommes condamnés à la pétrification quand nous sommes frappés comme Jésus a été frappé. Et dans une page inoubliable, il écrit, comme ça se crie : « Aux armes les mots ! » Eh oui, c'est exactement cela : « Aux armes les mots ! » devant la mort, devant l'absurde, devant l'injustice, devant les crucifixions et il ajoute :

« S'il doit y avoir un dieu, ce dont on peut raisonnablement douter au vu (des drames de notre temps), ce ne peut être qu'un courant, une force, une onde qui sauve, qui dépasse l'absurdité ; quelque chose de plus puissant parce que plus constant, de plus persistant que le mal ; qui n'abandonne jamais, qui redonne toujours une chance à l'homme et fait sans cesse renaître un espoir. Et qui désespère des maux et des souffrances, qui se sent vaincu par la crucifixion, par les horreurs ininterrompues de l'humanité et du monde... mais qui ne lâche rien ni personne ; qui demeure ; qui reste vivant. »

Matthieu Mégevand touche ici à l'essentiel qui nous renvoie à l'Évangile lui-même et notamment au prologue de l'Évangile de Jean qui nous explique que Jésus n'est pas le Fils ni

le Messie ni le Dieu fait homme, mais la Parole, la Parole de Dieu qui éclaire les ténèbres du monde. Souveraine puissance de la Parole qui vient relever, remettre debout. Souveraine puissance de la Parole qui est divine en ce sens qu'elle est créatrice et sans cesse créatrice de vie.

Ce qui est impressionnant, c'est que des hommes et des femmes, aient pu croire et croient aujourd'hui encore - là, j'emprunte à Daniel Marguerat - que « devant l'inquiétude causée par le triomphe du mal et l'apparente passivité de Dieu, c'est quand même Dieu qui détient l'ultime parole sur la destinée des êtres. Qu'il se souvienne de ceux qu'il aime et qu'il les associera à sa vie. Croire que Dieu relève, croire que Dieu remet debout même après l'échec le plus total, c'est ajouter son nom à la liste de tous les témoins de la résurrection. » C'est avoir part soi-même, à la résurrection de Jésus-Christ. Et c'est exactement cela la résurrection : la victoire de la parole de vie, de la parole vivificatrice sur le silence de la tombe.

Ce n'est donc pas un hasard si la première apparition publique de Pierre et des 11 apôtres devant la foule réunie à Jérusalem, qui marque leur retour sur la scène publique et le début de l'histoire de l'Eglise, se marquera par un discours, un discours fleuve qui s'achève sur ces mots : « Ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a fait Seigneur et Christ ».

Et en écoutant Pierre, il y a de fortes raisons de croire que les auditeurs auraient pu adopter ce sublime fragment de Philippe Jaccottet :

« A l'écouter, il n'est plus de tombe qui tienne ».

La parole de la résurrection n'est donc pas seulement un coup de génie des premiers apôtres. C'est une longue histoire. Une très longue histoire qui se répète à chaque fois que la vie est victorieuse de la mort. Peu importe si c'est raisonnable ou non d'y croire, ce que l'on peut dire, c'est que nous avons bien raison d'y croire.

Emmanuel Rolland 4 mai 2014